

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 37 (1904)
Heft: 2-3

Nachruf: Nécrologie
Autor: Vuilleumier, H.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NÉCROLOGIE

Plusieurs de nos Facultés de théologie de la Suisse romande et, avec elles, le protestantisme de langue française tout entier ont fait en ce printemps de l'an 1904 des pertes très sensibles. Nos regrets sont d'autant plus vifs qu'aucun des hommes qui viennent de nous quitter n'était encore parvenu à un âge avancé, et que la mort, précédée pour tous d'une période d'infirmités plus ou moins graves, plus ou moins prolongées, n'a permis à aucun d'eux de donner la pleine mesure de ce qu'on semblait en droit d'attendre de lui. Nous ne pouvons songer, si tôt après leur départ, à rendre à chacun l'hommage qui lui est dû en appréciant son caractère, son talent, sa pensée, ses travaux. Il nous sera permis, tout au moins, à cette place, d'honorer leur mémoire en rappelant brièvement les principaux titres qu'ils ont, en qualité de théologiens, à notre respect et à notre reconnaissance.

Auguste Bernus nous a été repris le premier, le 31 mars, veille du vendredi saint, avant d'avoir accompli sa soixantième année. Avec lui disparaît, comme on l'a dit, un des hommes connaissant le mieux le seizième siècle protestant, spécialement celui de nos pays de langue française. « Que de choses il savait, qu'il était, pour ainsi dire, seul à savoir et qui sont à jamais perdues¹ ! » Digne disciple d'Herminjard, il reste un modèle d'érudition solide et précise et, ce qui n'y gâte rien, le type de l'érudit aussi aimable que modeste. Déjà sa thèse de candidat en théologie, élaborée pendant un séjour à Paris, était un coup de maître. Il est bien rare que nos Facultés

¹ Chronique suisse de la *Bibliothèque universelle* de juin 1904.

aient à enregistrer des *specimina eruditionis* d'une valeur aussi incontestée, aussi durable que le fut, ou plutôt que l'est encore, sa dissertation de 1869 sur « Richard Simon et son Histoire critique du Vieux Testament » (complétée en 1882 par sa stupéfiante « Notice bibliographique sur Richard Simon »). Après ce début il pouvait sembler que ses études personnelles se tourneraient de préférence du côté de l'Ancien Testament. Mais de plus en plus elles se sont concentrées sur l'histoire du protestantisme, en particulier sur la biographie et la bibliographie des hommes des seizième et dix-septième siècles. Il a enrichi de ses contributions plusieurs de nos recueils savants et de nos périodiques français ou suisses. *L'Encyclopédie des sciences religieuses* a publié de lui une quinzaine d'articles qui, dans leur concision et leur exactitude, sont des modèles du genre. La plupart concernent des hébraïsants tels que Buxtorf, Carpzov, Eichhorn, Fagius, Hengstenberg, Hitzig, Hottinger, ou de célèbres imprimeurs : Elsevier, Estienne, Froben. A signaler aussi ceux qui traitent de la Bibliographie théologique et de l'Eglise française de Bâle dont il était alors l'un des pasteurs. Au reste, si l'on excepte les quelques pages consacrées à R. Simon, sa collaboration à ce recueil ne s'est pas étendue au-delà de la lettre *H*. Le *Bulletin historique et littéraire* de la Société de l'histoire du Protestantisme français perd en lui un de ses collaborateurs les plus distingués. C'est là qu'ont paru, d'abord, en 1888, la remarquable biographie du ministre Antoine de Chandieu d'après son journal autographe inédit, publiée à part l'année suivante ; un peu plus tard l'étude historique sur Pierre Ramus à Bâle ; un article sur « trois pasteurs échappés aux massacres de la Saint-Barthélemy » ; d'autres notices encore. Du *Chrétien évangélique* est extraite la belle reconstitution de la vie d'« un laïque du seizième siècle, Marc Perez, ancien de l'Eglise réformée d'Anvers » qui a paru ensuite (1895) augmentée d'un appendice. L'étude sur « Théodore de Bèze à Lausanne », qui est plus et mieux qu'une simple « étude » a figuré dans la *Liberté chrétienne* avant de reparaitre, ornée des trois portraits du réformateur, dans un petit volume de

cent et quelques pages (1900)¹. Son dernier opuscule, la notice sur « l'imprimerie à Lausanne au quinzième et au seizième siècles », avait vu le jour dans la *Gazette* de cette ville, à l'occasion d'une exposition du « Vieux Lausanne ». N'oublions pas de rappeler la préface, les notes et l'index dont il a enrichi en 1895 la seconde édition de la « Vie de Thomas Platter, » traduite de l'allemand par Ed. Fick, et les soins qu'il a voués avec amour et avec sa haute compétence à la confection du catalogue de la bibliothèque de la Faculté libre de Lausanne. N'oublions pas, surtout, la parfaite complaisance et le rare désintéressement avec lesquels il se mettait, lui et son inépuisable trésor de renseignements puisés aux meilleures sources, au service de ses confrères et de ses amis. Combien on regrette que sa santé depuis longtemps compromise ne lui ait pas permis de faire profiter encore plus largement du fruit de ses investigations historiques le public qui goûte cette sorte de travaux, et, en particulier, qu'il n'ait pas pu songer, comme il en aurait eu le désir, à poursuivre, après Henri Bordier, la publication de la seconde édition de la « France protestante ». *Pendent opera interrupta.*

De même que la Faculté de l'Eglise libre du canton de Vaud, celle de l'Eglise indépendante de Neuchâtel a été privée de son professeur d'histoire ecclésiastique. En effet, **Charles Monvert**, mort le 21 mai, veille de la Pentecôte, avait joint en 1881 cet enseignement à celui de l'histoire d'Israël, qui lui était dévolu dès 1874. Il a rendu comme professeur des services très appréciés, mais on comprend qu'ayant à porter cette double charge, à laquelle venaient encore s'ajouter des fonctions pastorales et administratives, il n'ait guère trouvé le loisir de se faire connaître au dehors par des publications savantes. Il restera cependant de lui un monument littéraire :

¹ Malheureusement B. n'a pas trouvé le temps de mettre au point un travail complémentaire où il se proposait de publier quelques pièces inédites relatives au conflit des pasteurs et professeurs de Lausanne avec Leurs Excellences de Berne (1558-59), non plus qu'une biographie de Jean-François Sallvard, l'auteur de l'Harmonie des confessions de foi de 1581, qu'il destinait l'un et l'autre à notre Revue.

son « Histoire de la fondation de l'Eglise évangélique neuchâteloise indépendante de l'Etat », publiée en 1898. Ce volume suffit à lui seul pour lui assurer la réputation d'un historien vraiment digne de ce nom.

De son côté, la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne a été douloureusement frappée dans la personne de **Paul Chapuis**, enlevé le matin du jour de l'ascension, 12 mai, à l'âge de 53 ans. Tour à tour pasteur à l'Etivaz dans les Alpes vaudoises (1874-76), professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'ancienne Académie de Lausanne (1876-86), pasteur à Chexbres (1886-1901) tout en continuant pendant quelques années ses leçons d'histoire de l'Eglise à l'Ecole industrielle cantonale et plus tard, à partir de 1895, tout en professant à titre « extraordinaire » l'histoire de la théologie moderne à la Faculté universitaire ; réinstallé enfin, en 1901, dans sa chaire d'exégèse du Nouveau Testament, Chapuis subit, au cours des dix dernières années, de graves maladies qui nécessitèrent à deux reprises une intervention chirurgicale. Mais les infirmités physiques dont il restait atteint et qu'il supportait avec une sereine et religieuse vaillance, avaient laissé intactes son intelligence toujours en éveil et son admirable faculté de travail.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du rôle qu'il a joué dans le domaine ecclésiastique, des phases diverses par lesquelles il a passé au point de vue de la conception des rapports de l'Eglise et de l'Etat, ni des observations et des expériences qui ont fini par le ramener à l'opportunisme d'où il était parti. Il suffira de dire à qui pourrait l'ignorer que l'évolution qui s'est produite à cet égard dans ses idées se laisse poursuivre dans les nombreux articles publiés par lui, successivement, dans les dernières années de l'ancien « *Journal évangélique du canton de Vaud* », dans les quatorze années d'« *Evangile et Liberté* » et, depuis que ce journal hebdomadaire eût cessé de paraître lors de sa première maladie (1894), dans le « *Semeur vaudois* ». Nous ne faisons non plus que rappeler en quelques mots, mais nous tenons à rappeler l'in-

térêt soutenu qu'il a voué aux questions pratiques, aux œuvres chrétiennes, à tout ce qui concerne l'avancement du règne de Dieu. Cet intérêt, ce besoin d'une action pratique et sociale, il en a donné des preuves non équivoques. Il les a données non seulement dans le journal publié sous sa direction personnelle, non seulement dans le rapport qu'il présenta en 1885, vers la fin de son premier professorat, à l'assemblée générale de la Société pastorale suisse à Genève, sur « l'évangélisation actuelle des masses en dehors des moyens officiels d'instruction et d'édification ¹ » ; mais par le fait qu'il accepta avec joie en 1886 l'appel qui lui fut adressé par une paroisse rurale et que durant quinze années il y fit l'œuvre d'un fidèle et courageux ministre du saint Evangile ².

Ce qui, ici, nous intéresse en première ligne en Chapuis, c'est le théologien de race, c'est « ce grand sincère, comme on l'a appelé au lendemain de sa mort ³, qui n'a voulu marcher que de conviction en conviction, qui n'a jamais consenti ni à se détourner des difficultés, ni à s'asseoir dans l'incertitude, ni à taire ses opinions. » Lui-même, dans le discours par lequel il reprenait officiellement possession de sa chaire académique, n'a pas craint, avec son franc-parler habituel, de se dire « un hérétique, un homme qui mérite, qui même revendique ce nom, par le caractère et par les tendances.... un homme qui sa vie durant fut toujours par quelque côté un hérétique, quelquefois le sachant et le voulant, conscient des responsabilités encourues,... quelquefois aussi à la façon de M. Jourdain, qui faisait de la prose sans le savoir ⁴. » Mais, dirons-nous encore avec l'auteur déjà cité, qui fut un de ses disciples, ceux qui n'ont vu en lui qu'un douteur, n'ont rien compris ni de ses intentions ni de ses actes. « Ce démolisseur n'était préoccupé que de construire. Toutes ses négations

¹ Actes de la 43^e Assemblée générale de la Société pastorale suisse, Genève 1885, p. 210-250 ; voir p. 21-24 les quatorze thèses qui résument ce rapport.

² Citons aussi, à ce propos, son sermon de consécration de 1896, intitulé : « Sur les sentiers de Jésus de Nazareth. »

³ *Gazette de Lausanne* du 14 mai ; article de M. Maurice Millioud.

⁴ *Le bienfait de l'hérésie pour la piété chrétienne*, discours reproduit dans la *Revue chrétienne* de 1902, 2^e semestre, p. 409-419.

proviennent de sa piété. » C'est la conscience, en lui, plus encore que la science qui a réagi contre les doctrines traditionnelles. Qu'il ait subi à bien des égards l'ascendant d'un Schleiermacher, d'un Vinet, d'un Charles Secrétan, cela est certain¹. Que sur plus d'un point il ait été influencé par les coryphées de la critique historique et qu'il n'ait pas échappé plus que d'autres hommes de sa génération à l'action exercée par Ritschl, cela encore n'est guère douteux, quoique, à notre avis, on se soit exagéré en ce qui le concerne l'action du célèbre théologien de Göttingue. Nous croyons qu'il n'était pas le jouet d'une illusion lorsque dans sa « Réponse » à M. le pasteur Eugène Barnaud², après avoir déclaré que la synthèse qu'il avait autrefois sincèrement cherchée entre la christologie historico-morale et la christologie métaphysique lui apparaissait irréalisable, il écrivait : « Je serais incomplet si je n'ajoutais pas que l'expérience intime, l'Evangile toujours mieux entrevu comme religion de la conscience, culte en esprit et en vérité, ont puissamment contribué à ce résultat, tandis que le savant Ritschl n'y est que pour très peu de chose. » Avec bien plus de raison, si l'on tient absolument à un nom d'homme, citerait-on celui de M. le professeur Dandiran, dont « les vues générales », disait-il, étaient devenues les siennes³. Mais tout en se tenant au courant de la théologie et de la philosophie contemporaines et en faisant son profit de leurs travaux, Chapuis était avant tout lui-même. Aussi est-ce peine perdue que de vouloir lui assigner sa place dans les cadres conventionnels de telle ou telle « école ». Le terrain sur lequel il entendait rester et se mouvoir en toute indépendance, en dehors des camps orthodoxe ou libéral, est celui du christianisme évangélique. « Mon désir le plus cher, disait-il en terminant son premier discours d'installation, celui de 1876, serait qu'au jour où comme mon prédécesseur

¹ Voir dans le *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz* de 1897 le pieux hommage qu'il a rendu à Vinet à l'occasion du centenaire de sa naissance.

² *Revue de théol. et de phil.* de novembre 1892, p. 587.

³ Voir la préface du tirage à part de ses articles sur la transformation du dogme christologique (Lausanne 1893, p. IV).

(L. Miéville) j'aurai achevé ma course ici-bas, après avoir travaillé en humble serviteur à la tâche qui m'est imposée, on pût m'appliquer ces paroles que l'un des vôtres (ces mots s'adressaient aux étudiants) prononça sur le bord de la tombe de notre ami : « Christ vivait dans son enseignement ¹ ». Nous sommes sûr de ne pas nous tromper en disant que ce souhait a eu son accomplissement. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre lui rendront ce témoignage, quelques réserves, d'ailleurs, qu'ils aient à faire à l'endroit de telle ou telle doctrine formulée par leur défunt collègue ou maître.

Les lecteurs de cette Revue n'ont pas besoin que nous entrons dans le détail de l'évolution par laquelle a passé la pensée de Chapuis. Ils ont eu entre les mains la plupart des pièces du procès. En effet, à part les années où il était le plus absorbé par la rédaction de son propre journal, vouant une attention spéciale dans ses colonnes au mouvement religieux contemporain et aux réformes doctrinales à l'ordre du jour, soit de 1884 à 1890, et sauf les années où il souffrait encore des suites de sa seconde maladie, soit de 1898 à 1900, il ne s'en est guère écoulé une, à partir de 1876, où il n'ait inséré dans notre Revue un ou plusieurs articles plus ou moins considérables. A peu d'exceptions près, c'est ici même qu'ont paru en premier lieu les travaux de sa plume que l'on peut considérer comme marquant une étape dans le chemin qu'il a parcouru.

Ce ne sera pas, pensons-nous, faire une œuvre oiseuse que de dresser un inventaire, non pas certes de tout ce qui a paru de lui en fait de théologie et de philosophie religieuse, par exemple de ses nombreux articles bibliographiques, mais de ses publications principales. Nous les grouperons, dans la mesure du possible, selon les sujets traités.

Une rubrique première comprendra les travaux relatifs à la littérature et à l'histoire bibliques en général, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Telles ses deux dissertations académiques, celle dite de licence (*L'exil des Juifs à Babylone*,

¹ *Revue de théol. et de phil.* 1877, p. 87.

1874), et celle qu'il présenta au concours pour la chaire d'exégèse du Nouveau Testament en 1876 (*La tradition évangélique d'après les quatre grandes épîtres de saint Paul.*) Tels ensuite, dans cette Revue, ses comptes rendus plus ou moins détaillés des ouvrages posthumes d'Æhler sur la théologie de l'Ancien Testament (1876), et d'Immer sur celle du Nouveau Testament (1879); des commentaires de Reuss sur les Actes et de Lutteroth sur saint Matthieu (1877); de ceux de F. Godet et de Luthardt sur l'évangile de saint Jean et des « Contributions » de Beyschlag à la question johannique (1878); des écrits de Kaftan sur l'évangile de l'apôtre Paul et sur la prédication évangélique au sein de la culture moderne (1879). Tels encore ses articles sur « un nouveau manuscrit des épîtres de Clément romain » (édit. Bryennios) avec traduction des nouveaux fragments (1877); sur « l'église de Rome au premier siècle » à propos du commentaire de F. Godet sur l'épître aux Romains (1880)¹; « l'évangile et l'apocalypse de Pierre » (1893); « l'influence de l'essénisme sur les origines chrétiennes » (1903), et la série malheureusement inachevée de ses études sur « quelques problèmes de la vie de Jésus, à propos de quelques publications récentes », de F. Barth, O. Schmiedel, Joh. Weiss, Wrede, etc. (1903 et 1904)². Il est infiniment à regretter aussi qu'il ne lui ait pas été donné de mettre la dernière main à l'œuvre qu'on peut bien appeler celle de toute sa vie, à son *Apôtre Paul*, qu'à la veille de sa première maladie il avait cru pouvoir annoncer déjà « pour paraître en 1894 » (!). Avant de quitter les ouvrages de cette première catégorie, il faut encore mentionner la part que Chapuis a prise à la revision d'Osterwald éditée en 1881 par la Société biblique de France; l'opuscule (extrait d'*Evangile et liberté*) qu'il a publié en 1882, de concert avec M. Lucien Gautier, sur la « traduction de la Bible du Dr Se-

¹ A propos du commentaire du même exégète sur la première épître aux Corinthiens, il a publié aussi, dans le *Chrétien évangélique* de 1887, un (premier) article sur « une communauté chrétienne au premier siècle ».

² Chapuis travaillait à la rédaction du troisième et dernier article, où il comptait reprendre le problème synoptique, lorsque la mort l'est venue arrêter.

gond, à propos des Remarques de M. le pasteur Krüger », et la traduction qu'il a faite pour l'éditeur A. Imer (Lausanne 1887) du Manuel d'histoire sainte de Kurtz.

Le problème de l'autorité, qui était, on s'en souvient, pour le regretté J. F. Astié le problème des problèmes, est un de ceux qui ont aussi occupé de bonne heure la pensée de Chappuis. Il l'a traité ex professo dans deux articles « De l'autorité de l'Écriture » (*Revue de théol. et de phil.* 1882 et 1883). Il y est revenu dans la leçon sur « les caractères de la théologie moderne » par laquelle il a ouvert son cours sur l'histoire et la critique au dix-neuvième siècle (*ibid.* 1895). C'est encore à cette question, essentiellement, qu'est consacrée la conférence publiée dans la *Revue chrétienne* d'avril 1897 sous le titre : « Sommes-nous encore chrétiens ? » et traduite en allemand, la même année, dans l'un des *Hefte* (le 26^e) *zur Christlichen Welt*. « L'âge de l'autorité extérieure, y lisons-nous, qui fut l'histoire du christianisme dans le passé, nous apparaît comme une phase nécessaire de son évolution. Ce n'était pas le chemin le plus court, mais c'est peut-être le meilleur. En l'état présent des esprits nous osons supplier les chrétiens de jeter cette cuirasse devenue un *impedimentum* pour plusieurs, afin de montrer au monde l'Évangile dans la pureté de son éclat divin, fort de sa vérité intrinsèque, sans autre appui que sa conformité avec les exigences de la conscience, sans autre autorité que son autorité morale qui, elle, n'a point à craindre les progrès de la science ni les découvertes de l'histoire... C'est, au sens le plus solennel du mot, un acte de foi, et nous attendons de la fidélité de Dieu comme de l'obéissance des croyants cette Réformation continuée¹. »

La question du surnaturel ne pouvait pas davantage le

¹ Voir aussi dans *Revue de théol. et de phil.* de la même année, quelques pages au sujet de l'étude sur « l'Écriture sainte en tant que norme suprême de la connaissance chrétienne », publiée dans le Rapport annuel de l'école de théologie de l'Eglise morave par P. Kölbinger, directeur du séminaire de Gnadenfeld. « Cette école nous enseigne comment une foi sûre d'elle-même sait envisager en face les problèmes les plus délicats, avec l'intelligence de ce que réclament les méthodes scientifiques... » « Il n'y a personne comme les Frères moraves pour unir la largeur du cœur à la largeur de la pensée. »

laisser indifférent. Il s'en est occupé à plus d'une reprise et sous des angles divers. Deux fois il l'a abordée de front, et c'est sur ce sujet, peut-être, que l'écart se montre le plus sensible entre son point de départ et le point où sa liberté de pensée, son « hérésie » l'ont conduit avec le temps. La première fois, ce fut dans l'étude par laquelle, étant encore pasteur à l'Etivaz, il inaugura, si nous ne faisons erreur, les travaux de la Société vaudoise de théologie dont il était l'un des premiers fondateurs. Elle était intitulée : « Les conditions et la nature du surnaturel au point de vue du théisme » (voir *Revue de théol. et de phil.*, 1876). La seconde fois, pendant les dernières années de son pastorat à Chexbres, dans son ouvrage « Du surnaturel. Etudes de philosophie et d'histoire religieuses » (Lausanne 1898).

Mais de tous les problèmes religieux et historiques qui furent, ce sont ses propres termes, la grande passion de sa vie, celui qui devait surtout s'imposer à son esprit, celui auquel le ramenaient sans cesse ses études personnelles et professionnelles sur les origines chrétiennes, ce fut le problème christologique. C'est à la transformation de ses idées en cette matière non moins qu'à celle de ses théories ecclésiastiques qu'il faisait sans doute allusion quand, dans son dernier discours d'installation, il disait que les méditations solitaires et les quotidiennes observations auxquelles il s'était livré à la « haute école » de son second ministère pastoral l'avaient « obligé, veuille que veuille, de dépouiller ce décevant mirage d'une sorte d'idéalisme historique sans l'histoire, où s'était laissé prendre sa jeunesse. » Les étapes de cette évolution sont marquées par les publications suivantes : « Le problème christologique dans les limites du Nouveau Testament » Discours d'installation de 1876 (*Revue de théol. et de phil.*, 1877). — « La transformation du dogme christologique au sein de la théologie moderne », travail présenté en 1891 à la séance des Sociétés vaudoises pastorale et de théologie réunies, lors des fêtes d'inauguration de l'Université de Lausanne. Publié d'abord dans cette Revue, où il fut suivi en 1892, sous le titre : « Qui est Jésus ? » de la lettre déjà citée à M. le pasteur Barnaud,

ce travail parut ensuite à part (Lausanne 1893) avec une « Etude sur les récentes discussions au sujet de la préexistence du Christ ». — Deux études sur « Jésus-Christ. I. Qu'a-t-il fait? II. Qui est-il? » publiées dans « *Pro Christo*. Conférences apologétiques de l'hôtel-de-ville » (Lausanne 1893). — « La foi en Jésus-Christ ou : quels sont dans la personnalité de Jésus les caractères qui autorisent et qui expliquent la foi qu'il réclame ? » Travail présenté à l'assemblée générale de la Société pastorale suisse à Neuchâtel, en 1894, publié dans les *Actes* de cette société et dans *Revue de théol. et de phil.* de la même année, et traduit en allemand dans la *Zeitschrift für Theologie und Kirche* de 1895. — « La vie et l'enseignement de Jésus de Nazareth, à propos d'un livre récent », celui de M. le professeur Jules Bovon, *Revue de théol. et de phil.*, 1895, — « L'adoration du Christ. Quelques pages de dogmatique et d'histoire. » (*ibid.*, 1895-1896 ; traduit en allemand l'année suivante dans le périodique tout à l'heure mentionné). — Enfin trois articles sur « la sainteté de Jésus de Nazareth, ses caractères et ses conditions » (*Revue de théol. et de phil.*, 1897).

D'une portée plus générale est la dernière série d'études d'une certaine étendue que Chapuis a publiée en trois articles sous le titre « Religion, christianisme, théologie. » (*ibid.* 1901). Prenant occasion du centenaire des *Reden über die Religion* de Schleiermacher, il expose dans ces pages, avec autant de chaleur que de franchise, ses idées personnelles sur les grands objets en question et discute chemin faisant les opinions d'un certain nombre de philosophes et de théologiens contemporains, tels que Guyau, Harnack, Wernle, Bernouilli, etc. C'est cette œuvre, fruit de ce qu'il appelait son arrière-saison, qui offre sans doute l'expression la plus mûrie de sa pensée religieuse et théologique. Il l'a exprimée loyalement, sans réticence, sachant bien que, maintenant, nous voyons comme dans un miroir, confusément, mais assuré qu'un jour, quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel prendra fin et qu'alors il connaîtrait comme il a été connu.

Nous ne saurions terminer cette nécrologie sans consacrer au moins quelques mots de respectueux souvenir à un vétéran qui, pour n'avoir pas été attaché à une de nos Facultés, n'en a pas moins cultivé la théologie avec amour et persévérance et qui représentait très honorablement parmi nous la culture théologique allemande. Nous voulons parler de **Frédéric Ecklin**, originaire de Bâle, décédé le 24 avril à Neuchâtel, où il fut pasteur allemand pendant près de quarante ans. S'il est des hommes dont on dit non sans raison qu'ils sont *unius libri*, on pourrait dire de lui qu'il fut *homo unius dogmatis* ; il est vrai qu'il s'agissait pour lui d'un dogme capital, celui de la rédemption. Au milieu des travaux d'un ministère absorbant, il a trouvé le temps de produire une série d'écrits plus ou moins volumineux qui tendaient tous à la construction d'une théorie de la propitiation plus conforme que ce n'est le cas du dogme traditionnel, à la fois à l'amour de Dieu et à sa justice. Il avait à cœur de remplacer la théorie expiatoire et substitutionniste par une théorie solidariste et réparatoire, et de faire ressortir combien cette conception répondait mieux que l'ancienne aux besoins d'une piété vivante et à ceux du ministère pastoral en vue de l'instruction des fidèles dans la vérité du salut. Après l'avoir exposée et soutenue une première fois dans un mémoire lu à la Société pastorale suisse réunie à Liestal en 1868, ainsi que dans sa *Christenlehre*, cours d'instruction religieuse, sorte de dogmatique et de morale chrétienne populaire, publiée en 1872, il la reproduisit sous des formes variées dans les trois ouvrages intitulés : *Der Heilswert des Todes Jesu* (1888), *Christus unser Bürge* (1900), *Erlösung und Versöhnung* (1903), ce dernier, un volume de 650 pages, renfermant une étude approfondie de l'histoire du dogme depuis les premiers Pères de l'Eglise jusqu'à Ritschl inclusivement. Mais ce n'est pas dans sa langue maternelle seulement qu'il s'est efforcé de faire de la propagande pour la doctrine qui lui était chère. Il est venu l'exposer et la défendre dans nos sociétés de théologie de la Suisse romande et par deux fois il s'est servi de

l'organe de notre Revue pour la porter, en résumé, à la connaissance du public théologique de langue française. En 1893 elle a publié de lui deux articles intitulés : « Grâce et justice divines dans l'œuvre de la rédemption », et plus récemment, en 1901, « Une revision de la doctrine de la Rédemption. » Nous savons que, malgré leur couleur un peu germanique, ces pages n'ont point passé inaperçues, mais qu'elles ont trouvé des lecteurs sympathiques sinon entièrement vaincus.

H. VUILLEUMIER.